

## Textes lauréats

### 3<sup>e</sup> concours international littéraire des cordées

#### Prix du chat perché

1<sup>o</sup> prix : Cécile Debon – 49 Ambillou-Château

#### LE LIEN

Les yeux grands ouverts dans l'obscurité de la chambre, je lutte de toutes mes forces contre le sommeil qui me guette. Je frotte mes paupières lourdes comme du plomb puis concentre mon attention sur l'écran lumineux de mon radoréveil, où, lentement, trop lentement, les minutes succèdent aux minutes. Plus que quelques secondes et il sera enfin minuit. Je pourrai alors mettre mon projet à exécution. Voilà, ça y est. Les trois zéros phosphorescents s'alignent dans mon champ de vision, me font bondir hors du lit.

Tout en repoussant vivement la couette, je tends l'oreille. Cependant, pas un bruit ne vient perturber le silence nocturne. La maisonnée entière est plongée dans les brumes du sommeil. Rassuré, j'exhale un soupir de soulagement puis enfonce les pieds dans mes vieilles tennis éculées que j'ai retrouvées au fond du placard à chaussures. Les pauvres sont déformées et ses couleurs ont subi le passage du temps et des intempéries, mais pour effectuer le long chemin qui m'attend, question confort, c'est exactement ce dont j'ai besoin.

Le halo jaune et tremblotant de ma torche électrique balaie la moquette avant d'aller éclairer le dessous de mon lit où j'ai caché mon sac à dos. Mes mains impatientes agrippent son ventre rebondi qui brusquement vomit la moitié de son contenu sur le sol. Quelle poisse ! La fermeture éclair n'a pas résisté. A présent, elle est totalement inutilisable, tout comme mon sac.

A genoux devant tous les objets éparpillés sur le sol, je me sens soudain pris au dépourvu. Mon regard décontenancé effleure tour à tour les deux tablettes de chocolat, ma brosse à dents, mon sac de billes, la photo de maman, *Le petit prince* de Saint-Exupéry, mon livre préféré et Oscar, mon ours en peluche. Tout ça, c'est de sa faute aussi ! Il est trop gros, il prend beaucoup trop de place. Bien sûr, je devrais le laisser ici mais je ne m'y résigne pas. Parce que sans lui, je n'aurai pas le courage de partir ni de faire seul les quarante kilomètres qui m'attendent. Je sais,

c'est juste une peluche usée jusqu'à la trame, et laide, de surcroît, comme dirait Sam, mais avec elle, je me sens en sécurité. Tant pis, je la calerai sous mon bras. En quête soudaine de réconfort, j'enfouis mon nez dans le cou élimé d'Oscar tout en respirant son odeur rassurante.

- B-b-b bien s-s-s sûr que que tu-tu v-v-viens a-a-a avec moi, O-o Oscar, lui murmuré-je en frottant tendrement sa joue contre la mienne et en évitant de m'appesantir sur la boule douloureuse coincée au fond de mon œsophage.

Ce serait tellement merveilleux de pouvoir retourner en arrière, à l'époque où mes journées étaient aussi belles qu'un coucher de soleil sur le verger de papilou, aussi savoureuses que les tartes aux pommes de mamilou. Douces et tendres comme l'évidente complicité qui m'unissait alors à Sam, mon frère jumeau. Oui, fermer les yeux en priant très fort pour que mon vœu se réalise, tout comme dans les contes que maman me lisait à l'heure du coucher, quand j'étais petit. Seulement voilà, je ne connais pas la formule magique, celle qui me ferait rejoindre en un claquement de doigts les jours heureux d'un passé révolu.

Je me souviens très bien de cette époque : nous habitions un petit village du nom de Feuillevent, où chacun connaissait chacun. Nous résidions dans une grande maison dont les murs avaient conservé entre ses vieilles pierres le souvenir de notre tout premier cri à mon frère et à moi, celui de notre venue au monde. Dès qu'il avait pointé le bout de son nez hors du ventre maternel, Sam s'en était offusqué en expulsant avec vigueur le cri contenu à l'intérieur de ses poumons. Puis, ce fut à mon tour de délaissier le cocon douillet qui m'avait abrité pendant neuf mois et de faire mon apparition. Cependant, contrairement à mon jumeau, j'observais une immobilité et un mutisme qui inquiétèrent mon entourage. Cette poignée de secondes durant laquelle ma bouche oublia de respirer, d'apporter l'air nécessaire à mon cerveau, me fut préjudiciable.

En effet, si Sam et moi sommes issus du même œuf et si nous nous ressemblons comme deux bulles de savon, il n'en est pas moins vrai qu'il existera à jamais une différence flagrante entre nous. Incontestablement, Sam sera toujours le plus brillant, le plus ingénieux, le plus intelligent. En comparaison, je ne suis qu'une pâle imitation. Comme mon cerveau fonctionne au ralenti, je suis beaucoup moins vif que mon frère. Moins vif que tous les autres enfants de mon âge, également. Dans ma tête, dans mes pensées, dans ma démarche. Et quand je parle, invariablement, les mots se bousculent aux portes de mes lèvres, les sons trébuchent sur ma langue, se dédoublent sans que je puisse réellement les maîtriser. Et lorsque je suis contrarié ou excité, c'est encore pire.

Toutefois, ce mauvais tour de l'existence n'a jamais véritablement représenté un fardeau pour moi... jusqu'au jour de notre déménagement vers la ville. De fait, avant cet exil forcé, j'étais un enfant aimé et choyé par tous, même par les habitants de Feuillevent. A leurs yeux, ma différence n'en faisait aucune. Ils m'avaient accepté tel que je suis, avec mon handicap en plus, ma lenteur en moins et mes mots à répétitions.

Et Sam, mon presque double, avait à mon égard le comportement d'un frère attentionné et affectueux, toujours à l'écoute de mes petites misères et de mes grandes joies. La tendresse protectrice dont il m'entourait me facilitait grandement le quotidien. Je ne craignais rien puisque Sam, tel un ange, veillait sur mon bien-être. Le lien qui nous liait

était si fort qu'il me comprenait d'un seul regard. Mes propres sentiments ont toujours fait écho à l'intérieur de sa poitrine.

Mais ça, c'était avant le déménagement, avant le grand chamboulement. Dans ma vie et dans mon cœur.

Du jour où nous avons mis les pieds au collège, mon frère s'est appliqué à adopter une attitude froide et distante à mon égard. J'aurais pu jurer qu'il avait brusquement honte d'avoir un double tel que moi. Du jour au lendemain, l'amour qu'il m'a toujours porté semblait s'être tari. De toute évidence, j'étais tombé en disgrâce et ma présence à ses côtés, lorsqu'il se trouvait en compagnie de ses nouveaux amis, était devenue des plus indésirables.

Au bout de quelques semaines, sa métamorphose a été totale. La lueur bienveillante de son regard s'est graduellement teintée de mépris. Un mépris contre lequel mes seules armes étaient la patience et le silence de mon sourire. Même lorsque l'envie de pleurer me serrait la poitrine. Je me disais que le vrai Sam finirait tôt ou tard par chasser de son enveloppe corporelle l'étranger haïssable qui y avait trouvé refuge... jusqu'à l'horrible scène de cette après-midi où son comportement et ses paroles ont atteint le paroxysme de la méchanceté tout en ayant raison de mes dernières illusions.

Comme à mon habitude, dès la sortie du collège, je me suis hâté d'emboîter le pas de Sam et de ses deux camarades. D'ordinaire, mon frère ignore superbement ma présence... Maudit Sam ! J'ai encore dans la tête leurs éclats de rire qui ponctuaient régulièrement leurs échanges animés et leur exaspérante complicité. Ne supportant plus d'être ainsi exclu de leur groupe, exclu du cœur de Sam, je me suis mis à imiter leurs ricanements. Je riaais, fort, très fort, exprès ! Tandis que mon hilarité forcée se mêlait à la leur, mon frère a subitement fait volte-face, non sans m'avoir foudroyé du regard. Un regard comme un coup de poing et que je n'arrive plus à effacer de ma mémoire. Quelle horrible noirceur au fond de ses prunelles !

- Ça suffit maintenant Nicolas, a-t-il vociféré. Ne sois pas plus stupide que tu l'es en réalité. Et puis cesse de me suivre comme mon ombre, va voir ailleurs, une bonne fois pour toutes, si j'y suis.

Et moi, moi, pour toute réponse, de lui offrir mon éternel petit sourire.

Réaction bien inoffensive que la mienne, pourtant il n'en a pas fallu davantage pour déclencher l'ouragan qui couvait dans l'esprit de mon frère. Il a pris ses amis à témoin et s'est écrié, hors de lui :

- Non mais, regardez-moi cet abruti, les gars. Même quand on lui hurle dessus, l'imbécile continue d'afficher son sourire niais. A croire qu'il n'y a vraiment que des courants d'air dans sa caboche.

Et comme si ses propos n'étaient pas suffisamment explicites, Sam s'est mis à imiter ma démarche traînante tout en bégayant de manière exagérée. Comme on peut aisément l'imaginer, l'effet a été immédiat. Puisque mon propre frère s'autorisait à railler sans retenue les faiblesses de mon corps et de mon esprit, pourquoi ses amis se seraient-ils privés du plaisir d'en faire autant ? Qui aurait pu les en empêcher si ce n'est leur conscience ? Mais apparemment, cette dernière ne pesait pas bien lourd contre les rires qui fusaient de leur bouche.

Des rires semblables à des pointes de flèches empoisonnées dont mon cœur représentait la cible à atteindre. Tchac ! Tchac ! Tchac ! Virtuelle blessure, invisible déchirure que j'ai essayé de camoufler derrière ce petit sourire, objet de leurs moqueries. Mais malgré tous mes efforts pour rester digne, je n'ai pas résisté bien longtemps. La peine a été la plus forte. Elle était trop lourde, lourde à lester de son poids désagréable les commissures de mes lèvres.

Plus désemparé que jamais, je me suis contenté de lever un regard de totale incompréhension en direction de Sam, ce frère pour qui mon amour et mon admiration ont toujours été inconditionnels. Alors, avec un regain de méchanceté qui m'a momentanément figé sur place, Sam m'a assené :

- Apparemment, ta petite cervelle n'a pas bien saisi le sens de mon message. Alors cette fois, je vais essayer d'être plus clair. Lâche-moi les baskets Nicolas ! Ça fait onze ans que ça dure, mon vieux, onze fichues années que je te traîne derrière moi comme un boulet. Onze ans à veiller sur toi comme une seconde mère mais maintenant, c'est fini tout ça. Maintenant, c'est chacun pour soi, chacun sa vie. Je veux pouvoir respirer comme n'importe quel ado de mon âge, sans avoir à me préoccuper constamment de toi et de tes problèmes. Après tout, je ne vois pas pourquoi je devrais être responsable ma vie durant d'un type tel que toi, juste parce que tu es mon jumeau.

Et puis il s'est éloigné avec ses amis en me laissant seul au milieu du trottoir avec l'impact de ses déclarations incrusté dans ma poitrine. Terrible douleur à l'intérieur. Je n'avais jamais ressenti cela auparavant.

Si de manière générale, le sens des paroles d'autrui a toujours peiné à se frayer un chemin dans la jungle de mon cerveau, en revanche, les sentiments générés par ces mêmes paroles n'ont jamais tardé à trouver le passage menant directement à mon cœur. Cet organe à la sensible palpitation qui à cet instant précis enflait, enflait sous l'uppercut émotionnel. Alors, aussi vite que me l'ont permis mes jambes, j'ai couru m'enfermer à double tour dans le refuge le plus proche : les toilettes publiques de la ville. Je me fichais éperdument du manque de chaleur de cet endroit. Je voulais juste libérer l'oppressant chagrin qui me labourait les côtes, à l'abri des regards indiscrets. Alors que mes poings rageurs boxaient violemment la porte close, que les larmes détrempeaient mes joues, ma bouche a hoqueté :

- Je-je-je je te dé-dé déteste Sa-Sam !

Et tandis que je prononçais ces paroles, une idée s'est mise à germer dans mon esprit. A travers le voile de ma tristesse, je voyais se dessiner les toits d'ardoises aux cheminées blanches de Feuillevent, le visage ridé et souriant de mamillou, la silhouette trapue, rassurante, de papilou. Ma vraie place était là-bas, parmi eux. J'ai reniflé bruyamment, essuyé du dos de la main la peine humide de mes joues, fermement décidé à rejoindre ceux qui m'avaient toujours regardé avec les yeux de l'amour.

Minuit quinze. Je vide mon sac à dos à la gueule béante et fourre dans mon sac de sport les différents objets épars sur la moquette. Dehors, la lune, ronde comme un ballon éclabousse de sa pâle lumière la chaussée d'asphalte qui s'étire devant moi. J'accélère le pas, m'éloigne sans même jeter un dernier coup d'œil vers l'appartement où Sam dort

certainement d'un sommeil paisible. Il a toujours été là pour moi dans les moments délicats, mais ce soir, je sais qu'il ne viendra pas à ma rescousse. Le lien étroit qui nous a unis pendant toutes ces années, s'est transformé en chaîne au bout de laquelle il me traîne maintenant comme un poids mort. Je m'apprête à tourner au coin de la rue quand une voix derrière moi hurle mon prénom, amplifié par le silence de la nuit.

- Nicolas ! Nicolas !

Sans réfléchir davantage, je me mets à courir comme un dératé, poursuivi par les cris de Sam qui se font suppliants. Le claquement de ses semelles sur le bitume se fait de plus en plus proche. La distance entre nous s'amenuise. Soudain, mon pied trébuche. Le dur tapis d'asphalte accueille avec brutalité ma chute en avant. Autour de moi, les images tangent, se brouillent. La voix de mon frère me paraît soudain si lointaine. Comme venue d'un autre monde.

- Nicolas ! Ça va ? Réponds-moi Nicolas ! Dis, tu m'entends ?

Les mains inquiètes de Sam sur moi, ses bras qui m'étreignent, qui m'enlacent, qui ne me lâchent plus. Les mots coulent à flot de ses lèvres, sincères, touchants.

- Pardon Nico, pardon. Je t'en prie, oublie toutes les horreurs que j'ai pu te dire cette après-midi. Je ne sais pas ce qui m'a pris. Tu ne peux pas t'en aller comme ça tout seul dans la nuit. Qui va veiller sur toi ? Qui va te protéger ? Tu es si vulnérable.

Le voile noir devant mes yeux s'estompe progressivement, cède la place aux traits décomposés de Sam. La lueur claire de son regard charrie tout le bouleversement contenu en lui. Ses mâchoires crispées dissimulent mal les efforts qu'il fait pour chasser son envie de pleurer. Il a toujours détesté être pris en flagrant délit de faiblesse, mon héros. Doucement, encore quelque peu groggy, je porte la main à mon front sur lequel se profile une bosse grosse comme un œuf de caille et déclare :

- On-on on di-di-ra rien aux pa-parents. On ra-racontera que que je-je je me suis co-cogné dans dans une po une po-porte.

Sam esquisse un sourire au milieu des larmes qui maintenant glissent sans retenue le long de ses joues. Je ne l'ai jamais vu aussi triste, je crois. Comme si la peine qui oppressait ma poitrine l'instant d'avant avait maintenant trouvé refuge dans la sienne. Alors, pour le consoler, pour lui donner toutes les raisons de ne pas regretter d'avoir un frère tel que moi, marqué par le sceau de la différence, je me concentre très fort sur la phrase venue tout droit de mon cœur et dis sans bégayer une seule fois :

- Je t'aime Sam.

2° prix : Jacqueline Beauchêne – 44 La Chapelle sur Erdre

NON, LE LION N'ETAIT PAS MORT...

A quelques minutes du lever de rideau, les estomacs se nouaient, le trac montait à vitesse grand V. Les artistes préparaient leur concert depuis des mois. Certes, au début des répétitions, personne n'aurait misé un seul kopeck sur elles, mais semblable aux petites chenilles qui se métamorphosent en superbes machaons ou callimorphes, au fil des jours leurs voix s'étaient affinées, transformées pour ne devenir qu'un seul chœur : « Le Chœur du monde ».

Qui étaient ces artistes ? Juste onze femmes, salariées à Solidaire, association d'insertion de notre Ville. Pour les accompagner dans la vie, évidemment point de père ministre ni de tonton Cristobal pas plus que d'Amérique, seulement la misère des hommes ! Kézia, Sandy et Julietta, avaient fui la guerre, Nathalia et Samia la famine qui sévissait en Afrique. Si elles exerçaient le métier d'infirmière, journaliste ou secrétaire dans leurs pays, ici en France, leurs diplômes ne valaient rien. Il fallait tout reprendre de zéro : apprendre le français, les us et coutumes et surtout préparer un autre métier. Pour Pierrette, Claudine, Giliane, Marie, Célia et Mauricette, c'étaient des licenciements successifs et une formation non acquise à l'école qui les avaient jetées sur chemin de l'insertion.

Leur travail au Chantier d'Insertion portait sur trois activités : couture, ménage pour les collectivités locales, maisons de retraite ou associations et cuisine au restaurant social. Chacune d'entre elles bénéficiait d'un accompagnement professionnel, social, culturel, complémentaire du temps de travail. Cet accompagnement se faisait soit par des professionnels, soit par des bénévoles dans le cadre d'ateliers qui leur permettaient d'apprendre ou réapprendre la lecture, l'écriture, le calcul. Savoir : peser, comparer les prix, calculer les proportions, était indispensable pour la restauration, ou encore mesurer, couper un tissu pour confectionner des vêtements. Des sorties pédagogiques étaient organisées : visites de fermes biologiques, fromagerie, château, entreprises, mais aussi des cours de peinture ou de chant. Eh oui, n'en déplaise à certains ! Comme à ce voisin qui, après lui avoir expliqué l'organisation et le travail des salariés à Solidaire, me rétorqua :

- Vous yoyotez de la touffe, des cours de chant pour ces fainéants de chômeurs, ça ne va pas ! il faut les mettre au boulot.

Hélas, on parle toujours mal de ce qu'on ne connaît pas ! car cet atelier faisait vraiment des merveilles. Le chant libérait ce qui était enfoui au plus profond des êtres et soudait souvent les équipes, comme ce fut le cas pour ces onze femmes. Bien sûr lors des premiers cours, point de signe avant coureur annonçant cette future célébrité non, car voix de crécelles et fous rires furent plutôt au menu. Inconsciemment ces adultes retrouvaient l'espièglerie de leur enfance, exaspérant quelque fois Yves, leur guitariste et professeur. Dieu, disait son regard, les enfants sont tout de même plus maniables ! C'est vrai que sur leur portée, les « do ré fa sol mi » leur passaient bien au-dessus de la tête, chanter n'ayant jamais été la priorité. Pourtant, petit à petit, la rigolade s'estompa et ne laissa en place que l'attention, paroles, musique prenant peu à peu possession de toutes les fibres de leur corps. Le monde extérieur et son lot de détresse disparaissait au fur et à mesure des couplets. En écoutant les enregistrements, l'étonnement les gagnait :

-comment ? c'étaient-elles qui chantaient ainsi.

Par leurs voix, les textes du parolier reprenaient vie, virevoltaient gaiement et s'échappaient légers par la fenêtre entr'ouverte. A la plonge ou en concoctant une sauce normande, il n'était pas rare de les entendre encore et encore chanter. Le promeneur se surprenait même à fredonner la Mamma ou le Temps des cerises en passant près des cuisines. Suivant leur petit bonhomme de chemin, les chansons « les prenaient par la main, passaient par le petit pont de bois » d'Yves Duteil pour les emmener joyeuses « au pays des merveilles ». Envolée l'agressivité des premiers jours, il ne restait plus que des femmes fières ayant retrouvé, grâce à cet atelier et à leur travail, confiance et dignité. Surprises elles se redécouvraient capables, malgré les obstacles, de mener à bien un projet. D'ailleurs, leur présence sur scène et le brouhaha des grands jours à l'Espace culturel en étaient la preuve !

Depuis vingt heures le public affluait vers Capellia. Dans le hall, on s'interpellait, discutait, heureux d'être là. Salle André Malraux, familles et amis des artistes occupaient déjà, les premiers rangs de fauteuils couleur escarboucle. Près de nous, un couple et deux adolescents handicapés prirent place. La maman semblait porter tout le poids du monde sur ses épaules, inquiète sans doute par l'agitation excessive d'un de ses ados ; le courage de ce couple forçait l'admiration, car affronter le regard des autres n'était pas là non plus, chose facile. Présents aussi les correspondants de Presse, des élus et de nombreux spectateurs, certains curieux mais solidaires de ces femmes en recherche d'emploi, d'autres à la curiosité un peu malsaine :

- voyons, il fallait quand même bien voir de quoi étaient capables ces chômeurs !

Pendant ce temps, derrière le rideau rouge et or la panique gagnait les artistes, le trac étant à son summum. Yves leur professeur-chef d'orchestre essayait de les rassurer :

- Allez les filles, pas d'inquiétude, nous sommes prêts.

- Je n'y arriverai jamais, pas un son ne sortira, rétorquait Mauricette.

- On respire un bon coup...attention dans deux secondes c'est à nous...

Dans la salle le noir se fit, puis chanté en sourdine « le Lion » accompagna le lever de rideau. Sur scène, en boubous, saris et tailleurs aux couleurs de l'arc-en-ciel, les artistes entouraient une mappemonde évoquant leurs pays d'origine : l'Afrique et sa terre brûlée par le soleil, les montagnes enneigées de l'Afghanistan, le Kosovo, l'Inde et la France dans sa diversité. Surpris...le public attendit quelques secondes avant d'applaudir à tout rompre. Quand les applaudissements cessèrent, Marie, si timide quelques mois auparavant, s'avança regard fier, pas assuré et micro en main :

- Bonsoir, au cours de la soirée nous aurons le plaisir de vous interpréter des chansons d'Yves Duteil, Georges Brassens, Charles Aznavour, Henri Salvador, Félix Leclerc, et Gilles Vigneault...

Aussitôt, le Chœur du Monde « prenant par la main le public, l'emmena par le petit pont de bois...ramassa en chemin un petit bonheur, ne le mit pas sous ses haillons, non mais accompagné de la cane de

Jeanne et du petit âne gris, l'emporta sur les copains d'abord jusqu'au pays des merveilles, là où la misère est moins dure au soleil... »

Dans la salle, l'auditoire n'était plus là, mais dans un ailleurs où souci, chômage, handicap n'avaient plus leur place. La magie du spectacle opérait... Plus de visage fatigué, la maman, son ado comme toute la salle chantaient, vibraient au rythme des chansons. Tous en oubliaient même la course du temps qui, pourtant deux heures plus tard, se rappela à eux, lorsque Marie annonça « le Lion » dernière chanson de leur répertoire. Alors pas rancuniers pour deux sous, euphoriques, les spectateurs s'en allèrent avec les artistes dans la terrible jungle chanter la mort du lion...

Quand le rideau tomba... le Lion n'était pas mort, non, il courait et continuerait longtemps à courir dans le cœur des artistes. De lui, elles gardaient sa force, cette force qui leur avait permis d'avancer et surtout de réussir là où personne ne les attendait.

Quant aux spectateurs, peut-être qu'au regard de ce concert, certains individus ne jugeront plus sur l'apparence ou l'habit. L'habit ne faisant pas le moine, comme le reconnaîtra à la sortie du spectacle mon irascible voisin :

- De sacrées bonnes femmes, chapeau ! Vous aviez raison, on parle souvent mal de ce qu'on ne connaît pas... L'air ne fait pas forcément la chanson !

### 3<sup>o</sup> prix : Andrée Pons-Jacquet - 31 Toulouse

#### Léo et Plume

Novembre au petit matin. Le ciel est descendu jusqu'au ras de la terre, nimber d'un voile ouaté tout objet. Les prés sont sous la couette, la nature encore sommeille, faisant la grasse matinée. La bâtisse blanche aux terrasses désertes se distingue à peine, au flanc du coteau. Bientôt le soleil va pointer, percer la brume vagabonde, effiloche tout ce coton et peu à peu apparaîtront les toits humides, les maisons, les cheminées empanachées, puis, au loin, vers l'horizon, tout un monde de peupliers.

Le front collé au carreau, le visage blême, le regard morne et enfiévré, Léo, dix ans, guette l'arrivée de son astre sauveur. Il sait qu'aussitôt la terrasse ensoleillée on l'installera, emmitouflé, sur un transat où, pendant une heure ou deux, il respirera l'air frais. Là, ses lunettes noires gommeront au jour sa gaîté, mais la tristesse, il connaît ! Et la révolte aussi. Depuis plusieurs semaines, une maladie grave – imaginée comme un horrible vautour aux ailes déployées au-dessus de sa tête – l'oblige à rester enfermé dans cette chambre impersonnelle, à subir des soins éprouvants. Le sentiment de son impuissance lui est insupportable, et pourtant il supporte. On le voit malheureux, sauvage et muet. Il trouve ses ressources dans le silence et l'insociabilité.

Quelquefois, le soleil est si doux qu'il invite à la sieste. Aujourd'hui, un vent tiède assoupit Léo, fait frémir les feuilles jaunies, balaie la

terrasse, et dépose une douce rémige contre sa joue. L'enfant s'en saisit, la passe plusieurs fois sur son front, doucement, ferme les yeux, puis sa respiration devient lente et profonde. Sa main retombe mollement sur sa poitrine, ses petits doigts serrés sur le précieux cadeau.

Et la plume chuchote : « Je suis venue te chercher pour une promenade. Monte sur mon dos. » Léo, le cœur battant, enfourche la rémige : « Oh, oui, Plume, envole-moi ! » Il s'installe confortablement, à plat ventre sur la penne solide, les jambes pendantes de chaque côté des barbes, les mains enfouies dans le petit duvet, à la base de la hampe creuse, et les voilà partis.

Passée la première surprise, Léo s'adapte très vite à la légèreté de sa monture, à sa souple obéissance. Il la guide en serrant un peu ses genoux, une fois pour descendre, deux fois pour monter, en tirant légèrement sur le duvet avec la main gauche ou la droite pour tourner. Ils dépassent les peupliers, survolent un village, rasant les toits, puis suivent une longue rue. Léo remarque, fidèles à la tradition, une ménagère et son cabas, près d'une concierge accoudée sur son balai, faisant leur causerie.

« Attention ! » Ils évitent de justesse quatre papillons bleus, danseurs de farandole autour des dernières roses, en bordure d'un jardin. Vite, ils reprennent de la hauteur. Plus loin, quelques gamins, attroupés autour d'une fontaine, jouent à s'éclabousser. Un petit coup de genou et les voici en bas, si près qu'ils reçoivent une giclée. Léo rit aux éclats mais ne veut pas s'attarder. Il serre deux fois ses jambes et la plume remonte en flèche.

L'enfant ressent alors comme un malaise. Ces turbulences lui soulèvent le cœur. Il caresse Plume, lui parle, la tapote gentiment, comme le cavalier flatte l'encolure de son cheval pour le calmer, et ils continuent plus sereinement leur périple.

Ils ont laissé loin derrière eux le village et ses rumeurs. Les voici à présent en pleine campagne. Dans un pré, quelques vaches s'ennuient, battant de leur queue la mesure de quelque musique inaudible : « Allons leur dire bonjour. » Plume, toujours prompte à obéir, file vers les bêtes qui grossissent à vue d'œil, passe un peu trop près de l'une d'elles et vlan ! Un magistral coup de queue les relègue au rang des mouches. Par bonheur, ils ne sont pas touchés, mais un tel courant d'air les projette au loin, les fait tourner, tanguer... Plume fait des efforts immenses pour se replacer sous l'aile du vent. Pour sauver son petit passager, elle vole plus vite et plus haut, au-dessus des arbres dont ils frôlent dangereusement la cime.

Le feuillage, au soleil, miroite, marie les jaunes, les bruns, les verts, les roux ; de temps en temps la touche rouge d'un érable, et les platanes, au bord des routes, dessinant de sinueux rubans mordorés... Pour la première fois, dans sa courte vie confinée, l'occasion est donnée au gamin de connaître une réelle émotion artistique. Tant de beauté le bouleverse ; il en a la gorge serrée.

Sur le flanc d'une montagne, un ruissellement argenté attire son regard. Il s'approche, tout près, jusqu'à s'assourdir du bruit de l'eau

dévalant sans cesse sur les rochers, jusqu'à sentir les infimes gouttelettes projetées par le vent sur son visage, sur ses mains... Il pense aux embruns marins de ses vacances bretonnes, mais pour l'instant il est dans les Pyrénées. Au pied de la cascade, un plan d'eau lisse où boivent deux isards. Il faut monter en évitant la paroi rocheuse où d'audacieux caprins cherchent leur maigre nourriture.

Ici, le vent est puissant et Plume est légère. Il faut beaucoup d'adresse à Léo pour la guider. Il craint l'accident. Son cœur bat très vite. Il se cramponne plus fort au petit duvet, donne deux coups de genoux énergiques, et ils arrivent enfin au-dessus des névés.

Tout ce blanc l'éblouit. Un peu enivré, il glisse un moment à l'horizontale, regarde le ciel et souhaite continuer l'aventure : « Plus vite, Plume ! Monte, monte encore, plus haut... »

Alors le ciel lui vient dessus comme une mer houleuse. Il se sent soudain envahi d'infini, triomphant, invincible, immense, sans corps, léger, léger et vif comme le vent. Sous ses pieds, les maisons, les voitures, deviennent plus petites et de plus en plus vite, au gré de l'accélération. Dans ce paysage qui s'agrandit, tous les détails s'amenuisent à une vitesse incroyable. Il vise habilement les trouées de ciel bleu, pour se faufiler entre les nuages qu'il n'ose traverser. « Plume, je veux voler au-dessus du ciel renversé. » Pour qui n'a jamais pris l'avion, le spectacle est stupéfiant. Léo regarde sous lui cette mer immaculée, cristalline, finement, régulièrement moutonnée. Il pense aux îles flottantes de sa maman. Il plane au-dessus d'un gigantesque saladier rempli de blancs d'œufs en neige. Il ne souffre plus. Tout son être est serein. Il voudrait bien savourer longtemps cette béatitude, mais sa monture lui fait remarquer qu'à une telle altitude l'air est glacé.

Sagement, il s'enfonce dans l'épaisseur des nuages et redescend lentement. Dès qu'il voit à nouveau la terre, avec ses sommets neigeux et tout en bas les routes, les canaux, fins comme des brins de laine, les points roses des toits de tuile, les points bleus des piscines, il lui vient à l'esprit que Spidermann lui-même n'aurait jamais pu réaliser un tel exploit. Il sourit de plaisir, demande à plume de planer encore un peu, de se laisser porter par le vent...

Il veut s'emplir les yeux de ce spectacle étonnant. Tandis qu'ils redescendent, pas en ligne droite mais avec moult circonvolutions (car Plume comprend que son passager n'est pas pressé de rentrer au bercail), le petit garçon ressent un poignant regret, vaste comme une nostalgie.

Soudain, en arrivant au-dessus des peupliers, ils voient une énorme pie foncer droit sur eux. Léo veut hurler pour l'effrayer ; malgré ses efforts, aucun son ne veut sortir de sa gorge. En même temps, il serre ses genoux, encore et encore, mais Plume ne paraît pas comprendre son ordre. Bêtement, elle fait du sur-place, comme une buse.

La pie est à présent tout près. Léo voit une lueur meurtrière dans son œil rond. Il est terrorisé. L'oiseau maléfique ricane, attrape Plume avec son bec et tire d'un coup sec. Léo, brusquement démuné de sa monture, écarte bras et jambes, pense un bref instant pouvoir voler lui aussi comme un oiseau, mais réalise aussitôt qu'il descend à une

vitesse vertigineuse, le souffle coupé, le cœur gonflé carillonnant comme un bourdon de cathédrale, le corps lourd comme un bloc de plomb. Il va atterrir, forcément, mais ne peut rien contrôler ! Il va s'écraser au sol...

Alors un grand cri sort de sa poitrine chétive : « Maman ! »

Maman est là, comme chaque jour. D'une main douce elle caresse la tête du petit malade qui ouvre les yeux et promène sur la terrasse et le paysage alentour un regard étonné et inquiet.

Sur un ton enjoué, maman s'adresse à lui : « Dis-moi, mon chéri, nous sommes fin novembre. Bientôt Noël. As-tu pensé à ton cadeau ? »

« Oh, oui ! Je voudrais une plume géante ! »

## Prix d'encouragement : Valérie Schoonbaert – 26 Valence

### LE DON

Elle le savait. Elle ne sait pas comment. Elle ne sait pas pourquoi. Quand elle a croisé son regard, au plus profond de son cœur la certitude était inébranlable ; il allait mourir.

Elle est médecin, scientifique élevée à l'école de la preuve infaillible. Mais sur la table d'autopsie, il est là.

Quelques instants plus tôt.

Il pleut quand elle arrive à l'hôpital, elle contourne les urgences encore calmes. Bientôt multiples chutes à recoudre, entorses et fractures ou des accidents plus graves vont se succéder. Peut être même qu'elle viendra filer un coup de main à l'interne qui finit toujours par être débordé. Mais pour l'instant, elle se dirige en sous sol vers la morgue. A l'accueil, un agent de service dont elle ne se rappelle plus le nom lui dit bonjour et souriant lui signale qu'il n'y a pour aujourd'hui que peu de travail, juste un homme.

Elle entre dans la grande pièce, allume les néons et constate comme l'agent lui a dit qu'une seule des tables est préparée. Elle vérifie le matériel, les outils stérilisés, les autres bien alignés et dans l'ordre, compte les flacons pour échantillons, met une cassette dans le magnéto, vérifie le micro se lave les mains, enfile une paire de gants et soulève le drap.

Un instant, elle se dit que ce visage ne lui est pas inconnu puis elle oublie.

A la fin de la matinée, son autopsie est terminée. L'homme est mort entre 23h30 et 2h00. Elle a refait les analyses plusieurs fois pour être sûre.

Les souvenirs sont revenus. La veille.

~~~~~

Fin d'après midi, il est temps de faire une pause. Le soleil est tellement radieux qu'il serait dommage de ne pas en profiter.

Elle sirote son café crème légèrement sucré. A la table d'en face, un homme est assis, la quarantaine élégante, plutôt bel homme. En tout cas tout à fait son genre. Assez vite, il se sent observé, lève la tête et regarde dans sa direction. Un instant, elle songe qu'il a de beaux yeux, un peu trop sombres. Mais la certitude s'est déjà installée. Il va mourir dans quelques heures. L'homme lui sourit. C'est trop tard. Elle s'en va. Elle fuit.

Elle a le souffle court. Ses mains tremblent. Elle est tétanisée. Elle ne comprend pas cette sensation, la chaleur envahissante, les informations qui s'incrument, l'absence d'images, de sons, de couleurs, d'odeurs. La mort lui chuchote à l'oreille : "Tu vois le gars que tu trouves mignon et bien à deux heures du matin il sera mort en pleine rue." Mais, il n'y a pas de voix.

Rouge, orangé, du vert, un parfum léger, des fleurs sur un balcon. Elle se concentre pour ne voir que la jardinière. Elle oublie. Amnésique des morts annoncées.

~~~~~

Le lendemain, à quelques kilomètres de la morgue, une femme, dans sa cuisine, prépare le déjeuner. Soudain, une vision l'envahit.

D'abord, l'odeur du café forte et douce à la fois, elle la reconnaît bien, c'est son préféré et celui de sa fille, puis un bruit de porcelaine brisée, une voix étrangement familière, enfin le goût du sang et les informations : demain, à huit heures. L'image, elle, est brouillée, quelques ombres, des lumières, des couleurs trop riches et trop pauvres en même temps.

Quand les contours de sa cuisine redeviennent nets, elle reste appuyée à sa table, perplexe. Elle a l'impression qu'il lui manque l'information principale : qui ? Puis, elle comprend. Etrangement, malgré le nombre de visions qu'elle a pu avoir il ne lui était jamais venu à l'idée qu'elle verrait sa propre mort. Car c'est bel et bien ce qu'il vient de se passer : son café préféré, la voix de sa fille et les images si floues. Un instant, elle est triste mais elle n'a plus beaucoup de temps.

Elle décroche son téléphone compose un numéro :

- " Bonjour ma chérie, je voulais t'inviter à dîner ce soir, es tu libre?

- [..]

- OK à ce soir."

Elle a senti sa fille un peu réticente. Pourquoi a-t-elle attendu si longtemps pour avoir cette conversation avec elle ? Elle se le demande sincèrement et en éprouve même du regret.



Retour à l'hôpital, en fin de journée, la jeune médecin a fini sa garde. Sur le parking réservé aux personnels, elle prend sa voiture et la route pour se rendre chez ses parents. Les embouteillages très denses à cette heure facilitent ses pensées et ses souvenirs d'enfant.

Elle repense à sa mère. Grande, active, toujours occupée, elle court les libraires à la recherche d'une édition rare qui sera le cadeau de Noël pour une voisine sans famille mais passionnée de littérature. A tel autre, elle apprend à danser le rock ou c'est unetelle qu'elle invite à boire le thé. Sa mère semble avoir tellement de temps pour tout le monde et si peu pour elle, que parfois elle est envieuse. Elle reconnaît bien une part de mauvaise foi. Les leçons de rock étaient drôles. Il y avait aussi ces pique-nique café madeleines et mots croisés où elles inventaient des mots loufoques à chaque définition. A quelques tournants d'arriver, elle se dit qu'il serait temps de faire la paix avec sa mère.

Il est 20 h 15 quand elle sonne à la porte de ce petit pavillon de banlieue qui a vu son enfance. C'est sa mère qui lui ouvre, souriante et affairée comme à son habitude. Elle se penche et pose un baiser discret sur la joue maternelle. Parce que les derniers jours ont été éprouvants, elle la prend dans ses bras. Elles restent là toutes les deux dans les bras l'une de l'autre sans rien dire. Et d'un coup, comme la petite fille qu'elle est toujours, elle veut hurler un "Non, ce n'est pas possible" qui lui reste coincé au travers de la gorge. Elle s'écarte doucement de sa mère et plonge dans ses yeux clairs. Elle s'attendait à y voir de la peur mais c'est une énorme chaleur qu'elle y trouve. "Ne crains rien, ma chérie, nous avons toute la nuit." Et comme elle ne trouve rien d'autre à répondre, elle murmure à son tour "Je t'aime, Maman."

Elles se sont installées dans le petit séjour, l'une à coté de l'autre, main dans la main sur le canapé. Elles parlent en même temps, se coupent la parole, rient puis dans la seconde pleurent et puis rient à nouveau. Elles ont tellement de choses à se dire et si peu de temps.

Tellement peut être pas car elles se sont dit leur colères, leurs doutes mais surtout leur amour.

Pourtant, il y a un sujet qu'elles n'ont pas abordé. Alors elle se lance :

"-Maman, comment se fait -il que tes visions ne te font pas peur ? Moi j'ai si peur à chaque fois.

- Crois tu que ces visions que nous recevons soient un don?

- Non, je les prends plutôt comme un handicap, un sujet de cauchemar. Je n'ai jamais compris à quoi elles servaient.

- Et c'est sans doute ma plus grande erreur de ne pas avoir pris le temps de te l'expliquer.

Quand une personne meurt, elle laisse derrière elle une famille, des amis et toujours beaucoup de regrets : un fils qui se lamentera de ne pas avoir appelé sa mère plus souvent, un père qui s'en voudra ne pas avoir partagé assez les jeux de son fils, ou de ne pas lui avoir dit assez de mots d'amour. Une sœur regrettera sa jalousie ou une autre ne trouvera pas assez de souvenirs partagés. C'est à ces gens que notre don sert car sans leur parler de la mort qui rode, on peut les aider à se rapprocher, leur suggérer de se parler.

Nous ne sommes pas des anges de mauvais augure. Nous serions presque des anges gardiens pour permettre à nos petits protégés de mieux vivre la mort de leurs proches ou de simplement de ne pas regretter leur vie."

La nuit durant elles vont parler, la mère expliquant son expérience, la fille faisant part de ses doutes. La mère se lève et va faire le café.

"-Attends, Maman, je vais y aller.

- Non c'est à moi de le faire, on n'échappe pas à la mort, pas même nous."

Une odeur de café forte et douce à la fois, un bruit de tasses qui se brisent, la mère s'effondre sur le carrelage, la fille crie. La mort a frappé.



Cela fait maintenant plusieurs semaines que sa mère est morte. Alors qu'elle se promène dans la rue, elle croise le regard d'une fleuriste.

Les images se bousculent. Un jeune garçon joue du piano à un concert d'école. Le soleil inonde un jardin fleuri. Une famille déjeune au bord de l'eau. Un couple se dispute. Le petit garçon pleure chez son père. Une date heureusement un peu lointaine. Il lui reste un an pour permettre à la mère et au fils de se retrouver.

"Bonjour, vos bouquets de fleurs séchées sont magnifiques. Vous voudriez pas m'expliquer comment faire?"

Elle est médecin comme sa mère avant elle.